

XYZ. La revue de la nouvelle

Conflagration d'univers

Jean-François Chassay, *Les lieux du combat*, Montréal, Leméac, 2019, 184 p.

David Dorais



Number 142, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2020). Review of [Conflagration d'univers / Jean-François Chassay, *Les lieux du combat*, Montréal, Leméac, 2019, 184 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (142), 79–82.

Conflagration d'univers

Jean-François Chassay, *Les lieux du combat*, Montréal, Leméac, 2019, 184 p.

FAISANT COURAMMENT PARAÎTRE des nouvelles dans les revues littéraires québécoises, Jean-François Chassay n'en est pourtant qu'à son deuxième recueil publié. *Les lieux du combat* (2019) fait ainsi suite à *Requiem pour un couple épuisant* (2015), tous deux parus chez Leméac. Spécialiste entre autres de l'Oulipo et de Georges Perec, Chassay se montre, dans son nouveau livre, amateur de structures, de contraintes formelles. Son roman *Laisse* (Boréal, 2007) était déjà construit sur des jeux de nombres, qui conjuguèrent de manières diverses les neuf personnages liés par le fait qu'ils possédaient un chien. On trouve dans *Les lieux du combat* ce même principe d'une structure combinatoire centrée sur un thème unique.



Ce thème, c'est l'espace. Le recueil de Chassay constitue en effet un hommage à *Espèces d'espaces*, essai de Perec qui explore les espaces qui nous entourent et dans lesquels nous évoluons. Ainsi, les vingt textes du livre font se succéder des étendues de plus en plus vastes, de la page sur l'écran d'ordinateur à la chambre à coucher, à la rue, à la ville, au continent, au Soleil... jusqu'au cercueil et enfin au livre (cette dernière nouvelle, autoréférentielle, renvoyant à l'œuvre que nous venons de parcourir, comme un miroir placé devant un miroir). Pour ce qui est de la structure, l'auteur a choisi une forme itérative qui permet de lier plus étroitement ses textes : chaque nouvelle commence par les quelques mots qui terminaient la précédente. Ce procédé réunit par une suture langagière des récits que leur variété aurait peut-être trop éloignés autrement.

Malgré la diversité des textes, l'ensemble souffre d'un léger problème, qui est l'uniformité de ton. La majorité des nouvelles relève du flux de conscience : le lecteur est plongé dans le flot de pensées du personnage principal, méandre capricieux qui le porte au gré des inspirations passagères. Telle idée apparaît, qui fait naître telle autre idée, etc. Cela dérive, sans direction claire. Il arrive même que le débit prenne une lenteur à la limite du supportable. L'histoire n'avance pas. On sent qu'on pourrait être entraîné ainsi indéfiniment. Quand donc cela aboutira-t-il ? Bien sûr, certaines nouvelles sont plus énergiques, et par ailleurs le bavardage n'est pas toujours déplaisant (surtout quand les narrateurs se montrent aussi érudits et spirituels que ceux de Chassay), mais il manque à quelques récits un vecteur narratif avec du tonus.

Les histoires racontées ont souvent pour point de départ un univers réaliste et moderne. Les moins intéressantes s'y maintiennent. Par exemple, dans l'une, un citadin ayant emménagé en banlieue devient obsédé par la tondeuse de son voisin, machine de guerre ultratechnologique produisant un boucan d'enfer. Le voisin réclame son droit à un tel char d'assaut : pour tout le reste, il mène une vie irréprochable (écologie, véganisme, droits-de-l'homme, animalisme, feng shui...). Satire de la vie de banlieue et de la bien-pensance, cette nouvelle fait sourire, mais sans plus.

Beaucoup plus intéressants sont les récits qui, à partir d'un monde de référence familier, versent dans l'inattendu, voire l'impossible. Et ils sont nombreux. Une brèche s'ouvre dans l'espace-temps, un enchaînement d'événements suit une trajectoire baroque dans l'univers des possibles. Dans la nouvelle portant sur l'espace du lit, un homme confie à sa psychologue qu'il souffre d'insomnie car, depuis son adolescence, des personnages incongrus apparaissent chaque nuit sous ses draps : acrobates bulgares, Inuits avec traîneau et chiens, mafieux colombiens, cyborg à tête cubique, alouette ! Dans la nouvelle traitant de la table d'autopsie, un macchabée nous explique qu'il est mort parce que les cheveux ont

Les espaces créés par le nouvellier sont souvent des espaces fantastiques où des dimensions étrangères se traversent l'une l'autre. C'est comme si les multivers, ces mondes divergents qui découlent de la superposition des états quantiques (pensons au chat de Schrödinger à la fois mort et vivant), étaient réduits à des surfaces planes que l'écrivain se plaisait à entrecroiser. Ses histoires naissent à la jonction de ces univers dissemblables. Ainsi s'explique l'apparition des importuns dans le lit de l'insomniaque. Ainsi s'explique également la manifestation étudiante (on suppose du printemps 2012) où non seulement la masse des marcheurs se soude sous l'effet de la solidarité, mais même les temporalités se télescopent : la jeune Éva qui brandit le poing et crie « À nous la rue ? » coexiste à ce moment avec son arrière-arrière-grand-mère qui part d'Irlande en bateau et avec sa petite-fille qui s'apprête à effectuer son premier voyage interstellaire. Ici, l'impression de fraternité, voire de fusion, que peut donner une revendication sociale portée par des milliers de personnes est si forte qu'elle prend des proportions cosmologiques et s'étend à toutes les strates du temps. Le croisement des univers peut se manifester dans des nouvelles moins fantasmagoriques, par exemple quand un couple remet du piment dans sa vie sexuelle en mimant la scène du meurtre dans la douche de *Psycho*, ou quand une francophone de Montréal et un anglophone de New York se retrouvent à converser (chacun baragouinant la langue de l'autre) à la faveur d'une erreur de numéro de téléphone.

Les deux nouvelles les plus réussies du recueil reposent encore sur ce principe de croisée des dimensions. « Cinq balles, un mort » relate l'assassinat de John Lennon. Gisant sur le trottoir devant le Dakota Building, il se remémore sa vie, revoit en pensée ses enfants et voit se pencher vers lui un morse parlant dont la voix rassurante est celle de Paul McCartney. La fantaisie un peu absurde de Chassay s'harmonise bien à celle, psychédélique, des Beatles, et le flux de conscience prend ici un ton plus grave et sombre, moins 81

frivole, qui fait sentir avec quel sérieux l’auteur considère ce drame, décrit comme « une noirceur [qui] s’abattit sur le monde entier ». Pour sa part, la nouvelle « Le spectre au spectacle » est un hommage au monde des théâtres et des cabarets de Montréal depuis les années 1940. Un technicien de scène s’aperçoit qu’un endroit précis, dans les coulisses du TNM, permet de traverser les frontières du temps. Il a ainsi le privilège d’assister aux grandes représentations de l’histoire du spectacle montréalais. Les coulisses, n’est-ce pas aussi cet espace du monde où se place l’écrivain pour voyager entre les dimensions et nous entraîner à sa suite dans l’imaginaire ?

David Dorais

Éluder doucement

Geneviève Boudreau, *La vie au-dehors*, Montréal, Boréal, 2019, 166 p.

Caroline Guindon, *La mémoire des cathédrales*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2019, 156 p.

ÉLUDER : détourner avec adresse, escamoter. Bien avant la parution des recueils de nouvelles de la poète Geneviève Boudreau et de la musicologue Caroline Guindon, je savais que je rencontrerais dans ces livres l’art du non-dit, ces fictions élusives capables de montrer, entre les silences, les drames qui se jouent. Habituees chacune à publier dans les pages d’XYZ, elles étaient attendues.

Il faut convenir d’emblée que les deux œuvres ne sont pas de même nature. Le projet de Geneviève Boudreau s’ancre dans la campagne, lisible dès le titre : *La vie au-dehors*. Cette campagne québécoise, peuplée de taiseux et de cruautés ordinaires — le corps des veaux qu’on enterre à peu près, la salamandre ludiquement estropiée, la tristesse d’enfant nulle et non avenue —, est décrite par petites touches, entre le portrait et le paysage. Chez Caroline



82 Guindon et sa *Mémoire des cathédrales*, nous sommes dans